

Raphaël Toriel

Mémoires d'un raté



Raphael Toriel

Mémoires d'un Raté





Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

[http : //www. editions-humanis. com](http://www.editions-humanis.com)

Luc Deborde

BP 30513 - 5, rue Rougeyron - Faubourg Blanchot

98 800 - Nouméa - Nouvelle-Calédonie

Mail : [luc@editions-humanis. com](mailto:luc@editions-humanis.com)

ISBN : 979-10-219-0071-4

Octobre 2013.

Toute utilisation du texte, reproduction, représentation, adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit, faites sans le consentement écrit des ayant droits (auteurs et/ou éditeur), constituerait, pour tous pays, un délit sanctionné par la loi sur la protection de la propriété littéraire.

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 280 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

1.....	6
2.....	14
3.....	21
4.....	27
5.....	33
6.....	40
7.....	49
8.....	57
9.....	64
10.....	82
11.....	86
12.....	92
13.....	102
14.....	105
15.....	112
16.....	122
17.....	125
18.....	133
19.....	143
20.....	150
Épilogue.....	155

-

« Mon Dieu, faites que le temps s'arrête ! »
Mais comme à son habitude, le Très Haut est sourd,
muet, aveugle, pire, indifférent.

1

Je suis de ces privilégiés qui, le frisson du décollage passé, dorment en avion. Le Genève/Beyrouth étant aux deux tiers vide, l'ondoyante hôtesse me laisse m'attribuer, sans rechigner, un rang entier à l'arrière de l'appareil. Je m'y installe confortablement, près du hublot gauche, celui qui permet de voir l'arrivée sur Beyrouth, non sans avoir auparavant retiré mon blazer, dénoué le nœud de ma cravate club et posé le tout sur le siège d'à côté, selon les règles, veste retournée manches vers l'intérieur et cravate roulée.

Je ne suis pas de ceux qui peuvent se permettre d'arriver tout chiffonnés et même si, en fait, je m'en fiche, je ne le ferais pas. Ceux qui viendraient me prendre à l'aéroport ne manqueraient pas d'émettre des critiques. Je me dois de faire honneur à ma mère par une tenue impeccable. Et puis je hais les remarques. Il ne me reste plus qu'à vérifier que mes boutons de manchette en jonc d'or, offerts le mois précédent, pour mes seize ans par mon oncle Henri, sont toujours bien à leur place. J'aurais, bien sûr, préféré remonter mes manches, mais comme cela j'évite les faux plis, c'est mieux et pas vraiment gênant.

Je glisse mon livre dans le filet à magazines du fauteuil situé en face du mien et, rassuré de le savoir à l'abri, ferme les yeux, ce qui est censé présenter le double avantage d'éviter la traditionnelle distribution de bonbons à l'eucalyptus, souvenir des fréquentes angines qui sont mon lot depuis l'enfance, et de cacher à l'hôtesse qui arrive l'expression déshonorante de mon appréhension. Mais rien ne détourne la jolie Suissesse de son devoir et bientôt un panier se présente sous mon nez, suivi de près par une gorge appétissante, mise en valeur comme il est nécessaire, à peine plus que ne l'autorise la très digne compagnie d'aviation helvétique. Avec un sourire irrésistible que j'imagine travaillé devant son miroir pendant des heures, la fille propose :

— Bonbons ?

J'articule un « merci ! » en faisant un signe de négation de la main.

— Vous devriez vous servir, insiste la jeune femme, indiquant de sa main libre la montée vers les cieux, puis l'une de ses oreilles, ajoutant une grimace qui se veut douloureuse, le tout sans manquer de se pencher un peu plus vers moi.

Elle doit recommencer les mêmes gestes pour tous les passagers, mais le fait si bien que j'ai l'impression qu'elle n'est là que pour moi. Tout son être semble me dire :

— Prenez cette friandise que la compagnie vous offre. Ne souffrez pas, s'il vous plaît, ne souffrez pas, j'en serais trop malheureuse. Vous ne voudriez pas m'empêcher d'accomplir ma tâche tout de même ? Regardez combien j'y mets de cœur ! Ne me faites pas de peine ! Je ne pourrais plus revenir vers vous, ce serait trop cruel. Ils sont beaux mes seins, n'est-ce pas qu'ils sont beaux ? Allez, prenez un bonbon, deux même, ne vous en privez pas !

Impossible de résister ! La capitulation est ma seule solution. Incapable de décevoir cette Heidi des airs, je tends la main, évite les mamelons et saisis la douçâtre médecine mécanique. Zygomatiques tétanisés, j'esquisse même une mimique en guise de remerciement. Elle n'a pas paru percevoir ma tension, l'avion ayant choisi cet instant pour s'ébranler.

La fille doit être débutante, peut-être même est-ce sa première traversée. Tout en elle est trop parfait, ses gestes trop saccadés. Il n'émane pas d'elle l'aisance que confère l'expérience. Comme une enfant qui craint de se faire gronder, elle s'empresse de s'asseoir. Ne trouvant rien de plus proche, elle s'installe dans le siège-couloir, à droite de ma travée et s'harnache précipitamment.

Le commandant a dû finir sa check-list plus tôt qu'elle ne l'avait prévu. L'avion se positionne à présent lentement vers son aire de départ. Il lance les moteurs à plein régime,

freins serrés. La Caravelle vibre si fort qu'elle paraît ne pouvoir que se désagréger. L'opulente poitrine de l'hôtesse, que j'observe à la dérobée, tressaute. Malgré mon exécution de ces minutes où je tremble à l'unisson, je suis ému par ces tendres prisonniers douillettement incarcérés qui cherchent désespérément à s'affranchir de leurs entraves de soie baleinée. N'est-ce pas là un téton qui entame une percée ? Me voilà prêt à braver ma peur pour servir de sauveur à ces futurs échappés. Est-ce leurs mouvements ou l'air conditionné qui poussent vers mes narines des senteurs de patchouli ? Je la regarde, oubliant l'avion qui semble se désagréger, fasciné par sa sensualité rassurante. Elle rosit sans cesser de sourire. Voit-elle que je l'observe ? Sûrement ! Les femmes savent ces choses. Elles devinent nos appétits. C'est leur force quand elles perçoivent les limites de l'hommage et leur faiblesse quand elles croient y déceler des sentiments souvent imaginaires.

Tout à coup le pilote délivre l'engin qui s'ébranle lentement avant de prendre de la vitesse. Je sens les roues qui accrochent régulièrement les joints de dilatation de la piste. C'est là où réside le danger, une allure mal maîtrisée, une piste trop courte, un pneu éclaté et c'est le crash. Je me contracte, ferme les yeux, disparaissant au fond de mon siège, dans l'attente du moment béni où les secousses s'arrêteront et les roues quitteront enfin la piste. Ouf, ça y est ! L'albatros argenté se soulève léger et s'envole joyeux vers sa destinée.

Un avion peut-il être heureux ?

S'il le peut, celui-ci l'est. Le pilote aussi d'ailleurs, car visiblement satisfait de sa manœuvre, magnanime, à titre de partage, il offre à ses passagers un détour touristique. Pour le plaisir des sièges de droite, il survole le lac Léman avant de piquer sur le Mont Blanc. Je fais mine de regarder la vue, prétexte acceptable, même si le hublot de droite est trop loin de moi pour que je puisse réellement admirer les paysages. En prenant ma place, il m'avait fallu faire un choix entre deux panoramas, le suisse ou le libanais. J'ai privilégié la majestueuse arrivée sur Beyrouth et m'en félicite, car là, entre les Alpes et moi, je profite d'un paysage captif, plus distrayant que les cimes enneigées aux découpés répétitifs que j'ai déjà eu l'occasion d'admirer une bonne dizaine de fois : la blonde hôtesse que je peux détailler à loisir. Je ne m'en prive pas, mais tout a une fin, ça ne peut plus durer, cela ne se fait pas. La fille est à présent gênée et je me sens coupable, voleur d'une intimité qui ne m'est qu'opportunément exposée. Je détourne les yeux, me souvenant que je suis amoureux d'une autre, qu'il y a moins d'une heure encore, j'étais d'humeur morose et qu'il n'est pas normal que le premier jupon venu me détourne de ma peine, alors que la tristesse est le seul état qui convienne aux circonstances.

Comment pourrait-il en être autrement ? Je dois être maudit ! Être obligé de rentrer au Liban un 15 août, un mois avant la rentrée des classes, alors que je barbotais dans le bonheur. Si ce n'est pas avoir la poisse, ça ! Ma grand-mère aurait pu attendre un peu avant de décider de mourir. D'ailleurs, était-elle vraiment mourante ? Ma mère a toujours eu tendance à grossir le trait. À ma connaissance, Louise est solide. Je l'ai vue travailler de l'aube à la nuit avancée sans se poser et surtout sans se plaindre. C'est une grande Bernoise blonde, bien charpentée, aussi douce que ses strudels, que mon grand-père Émile a ramenée dans ses bagages alors qu'il était allé en Suisse se choisir une voiture – la première du Liban disait la légende familiale. Les fables, avec le temps, deviennent traditions. Autant croire celle-ci. Elle enlumina l'histoire sans causer de tort à personne.

Louise n'avait que seize ans quand elle posa pour la première fois le pied sur le quai du port de Beyrouth, amoureuse et fiancée. Comment cette sage luthérienne s'était-elle débrouillée pour obtenir l'autorisation de ses parents ? De quels charmes mon très orthodoxe grand-père s'était-il servi pour réussir à les amadouer ? Nul ne le sut jamais, tant elle était discrète. Mais elle devait l'aimer, son Émile, pour avoir convaincu sa famille et trouver le courage de le suivre si loin ! Du courage, il lui en avait fallu bien plus encore, au fil des années, pour comprendre, accepter, pardonner et tenter de réparer les frasques de son fantasque époux. « Il était si bon et si drôle ! » disait-elle encore attendrie, trente ans après la disparition de celui qui l'avait laissée veuve avec trois enfants, à la tête d'un palace en faillite,

perdu dans la montagne libanaise. Quand elle se laissait aller à exprimer sa tendresse pour l'insouciant, tous hochaient la tête en signe d'assentiment. Adorables menteurs qui savaient une part de la vérité, avaient imaginé le reste, mais ne se seraient jamais permis de contredire la vieille dame.

S'il était indéniable qu'Émile avait été bon et généreux, au point de vider ses greniers et de distribuer gratuitement le pain de ses fours à la population affamée par l'armée ottomane lors de la Grande Guerre, alors que d'autres en profitaient pour se remplir les poches, il n'avait pas été exempt de défauts, tant s'en faut. Noceur, joueur, gourmet et gourmand, il passait plus de temps aux tables de jeu de son hôtel-casino, riant, perdant, buvant et mangeant, qu'à la tête de ses affaires, laissant à sa jeune épouse inexpérimentée, étrangère de surcroît, le soin de limiter les dégâts. Elle ne parlait naturellement pas un mot d'arabe en arrivant et n'avait jamais réussi à l'apprendre, malgré ses efforts. Ce n'était pas faute d'avoir essayé. Ses phrases ponctuées d'une multitude de « *chesmo* » – contraction approximative de « *comment ça s'appelle ?* » en libanais – paraissaient tirées d'une bande dessinée annonciatrice des Schtroumpfs. Comme pour les petites créatures bleues, le plus étonnant c'était que ses interlocuteurs semblaient la comprendre.

Le « Grand Hôtel » de Sofar avait paru à tous les raisonnables – nombreux dans ce coin du monde – être une idée au mieux extravagante, au pire folle. Les uns et les autres ne manquaient pas de lui rappeler, moqueurs, que le nom du village pris dans son sens anglais (so far) n'engageait pas à l'investissement. Que l'endroit peu fréquenté, modeste et suranné, ne disposait d'aucun confort moderne, si ce n'était une ligne de chemin de fer ottomane reliant Beyrouth à Damas : un tortillard à crémaillère, si lent, qu'il était aisé aux jeunes passagers d'en descendre pendant l'ascension pour cueillir fleurs et grappes de raisin et les rapporter à leurs dulcinées, troublées, rieuses et subjuguées. Mais Émile était de cette trempe d'hommes que les obstacles stimulent. Il ne parlait pas anglais, croyait en son projet, et connaissait la jalousie des impuissants. Demeurait un obstacle de taille : l'importance du projet ne lui permettait pas de le réaliser seul. Pour donner corps à son rêve, des fonds extérieurs étaient indispensables. Il invita à dîner quelques amis fidèles, de riches cousins durs à la détente, les nourrit plus qu'il n'était raisonnable, les fit boire tout autant, parla avec enthousiasme des paysages somptueux, de la douceur du climat en été, vanta les perspectives d'un Liban nouveau, ouvert sur le monde, décrivit les voyageurs fourbus venant se ressourcer, raconta le projet, détailla avec force dessins les façades, les escaliers, les dorures, les tentures écarlates et s'étendit longuement sur cette magnificence. Quand ces hommes sérieux eurent suffisamment rêvé, il leur parla enfin finances, avenir et bénéfices mirifiques. Pour lui, seule la réussite du projet importait. Il céda donc beaucoup de ses prérogatives, ne s'attribuant que le minimum nécessaire et abandonnant le reste. Il fallait bien cela pour délier des bourses, par nature, scellées.

Puis, avec cette énergie qu'il savait fournir avec force tant qu'elle était nécessaire, il s'était attelé à la tâche. Elle était d'envergure. Il avait fallu élargir les rues, apporter l'eau, les commodités, construire une centrale électrique pour alimenter tout d'abord l'hôtel, puis tout le village qui devint rapidement un lieu de vacances hautement recherché. Les villas fleurissaient, l'hôtel ne désemplissait pas, et le casino refusait du monde. À Sofar les billets de banque en cours ailleurs dans le pays, étaient remplacés par les fiches du casino. Tout se payait ici en jolis jetons de bakélite colorée.

Les bâtisseurs sont rarement des gestionnaires. L'œuvre achevée, Émile décida d'en jouir. L'opulence régnait, l'argent coulait à flot, mais la rentabilité n'était pas au rendez-vous : trop de familiers, trop d'invités et bien trop de clients que mon grand-père se refusait à faire payer. Pendant que, premier habitué de son casino, il jouait et perdait plus souvent qu'à son tour, Louise s'échinait à tenir l'affaire à flot. Fourmi, elle besognait dans l'ombre, discrète et effacée, tentant de récupérer ce que, cigale, il dilapidait. Bientôt, ils ne firent plus que se croiser, elle tôt couchée, lui rentrant à l'aube. Pragmatique, afin de se ménager un minimum de sommeil, cette femme amoureuse avait fini par faire chambre à part.

La sagesse s'oublie, ce sont les folies qui engendrent les légendes. Il m'en a été conté de toutes sortes, mais celle-ci me vient de mon oncle Raymond, un « taiseux », qui ne livre que quelques rares bribes de son trésor secret :

Un soir, un habitué, gros perdant au casino, fatigué par une trop longue soirée, demande une chambre alors que l'hôtel affiche complet. Louise, voulant être aimable et pensant Émile absent pour la nuit, lui propose celle de son époux, sans éprouver le besoin de l'en avertir. L'homme épuisé accepte et s'en va dormir. Émile, pour une fois, rentre plus tôt que prévu, entouré comme il se doit par une troupe de compères plus parasites qu'amis, riant et braillant comme une compagnie de mousquetaires. Il ouvre la porte de sa chambre et voit l'homme dans son lit. Le groupe de matamores s'agite, proposant de bouter l'homme hors des lieux. Mon grand-père leur impose silence pour écouter le dormeur parler dans son sommeil : « roi de pique, dame de trèfle, carré, flush... » Il referme doucement la porte, intime fermement l'ordre à ces acolytes de se retirer en silence : « Laissons-le dormir, il se refait ! »

Il dormit donc dans la chambre de sa femme, qu'il avait depuis longtemps oublié de fréquenter. Par d'autres sources familiales plus douteuses, mais pas improbables, il se dit que mon oncle Raymond fut conçu cette nuit-là. De huit ans le cadet de ma mère, ce ne serait pas étonnant, au vu de son caractère, qu'il soit la conséquence d'un acte de bonté silencieuse. Cette histoire est connue de tous, car là d'où je viens, l'anecdote se transforme volontiers en saga. N'est-ce pas dans ce coin du monde que naissent les rois, les prophètes et les dieux ?

Le bonheur n'a qu'un temps, surtout dans la démesure. Tout s'est écroulé avec la mort d'Émile un soir d'été. Il n'avait que quarante-six ans, pesait cent trente kilos pour un mètre soixante-neuf et croyait que la force et la santé passaient par l'humour et la consommation d'œufs frais. Tous les jours, par principe, il s'en gavait, jusqu'à en manger douze au petit-déjeuner. Même Gargantua n'aurait pas résisté à un tel régime. Émile qui ne se fit jamais examiner par le moindre médecin, devait bien avoir six grammes de cholestérol au moment de son décès. Selon une autre légende familiale, quand l'infarctus le foudroya, pour une rare fois gagnant, il étalait un carré d'as et ramassait les mises dans l'un des tonitruants éclats de rire dont il avait le secret. Louise qui était une Suissesse honnête jusqu'à la naïveté, paya tous ceux qui se présentèrent avec une créance, qu'elle soit recevable ou non. Pour cela, elle vendit tous les biens accumulés par les générations précédentes et acheva la ruine que son mari avait entamée.

Ma mère qui a la mémoire sélective, se sert de ce prétexte pour clore à son avantage toutes les chamailleries normales entre mères et filles par un cinglant et presque toujours mal à propos : « avec ta bêtise tu nous as ruinés ! ». La vieille dame ne répond pas, acquittant l'éternel tribut de son hypothétique culpabilité. Il m'arrive souvent de tenter de m'interposer. Mais Louise m'arrête d'un geste las, « laisse, laisse ce n'est rien ! », qui n'empêche pas sa fille, l'estocade donnée, de continuer à la torturer.

Pauvre Téta Louise ! Elle est aussi calme et raisonnable que sa fille est excessive et irrationnelle. Je l'aime tendrement. Elle a toujours été très douce et très gentille avec moi, même, quand enfant, je faisais des bêtises. Elle avait beau froncer ses blonds sourcils autant qu'elle le pouvait, elle n'arrivait pas à m'inspirer la moindre crainte.

Ses enfants étaient grands à présent, avec moi elle pouvait se laisser aller à la tendresse. Si elle se retenait de trop l'exprimer de jour, elle ne s'en privait pas la nuit tombée. Quand mes parents me manquaient, qu'à force de tristesse j'avais du mal à m'endormir, que mes larmes longtemps retenues coulaient sans que j'en puisse arrêter le flot, elle venait s'asseoir sur le bord de mon lit et tout en me caressant la tête, me chantait en allemand de sa voix de miel, une berceuse de chez elle : « StilleNacht, HeiligeNacht... ». Il n'est pas nécessaire de comprendre les paroles d'une chanson pour en ressentir la douceur. Apaisé, je m'endormais avant la fin, un goût salé à la bouche.

J'ai honte, mais depuis deux jours, je lui en veux un peu.

Ce n'est qu'au-dessus des Alpes, libéré de ma ceinture que j'incline mon siège pour m'adonner à mon activité préférée : rêver. Mes pensées me conduisent vers Elle et cet été si vite passé. Je tends la main pour prendre l'enveloppe rose glissée ce matin dans la poche intérieure de ma veste. Je l'approche de mon nez pour la humer, elle sent bon Christine, c'est son parfum. Elle a dû y déposer une goutte, ou alors la lettre s'est simplement imprégnée d'elle comme je le suis. Sur l'enveloppe, d'une jolie écriture ronde, Elle y a écrit « À n'ouvrir qu'après décollage », le « i » portant un cœur à la place du point. Je la remets dans ma poche, de crainte que le parfum ne s'évente. Je suis résolu à l'ouvrir plus tard, chez moi, dans l'intimité de ma chambre, avec précaution, à l'aide d'un coupe-papier bien aiguisé pour éviter de la déchirer. La délicatesse n'est pas mon fort, je serais plutôt de la race des gloutons maladroits et fébriles, mais cette feuille et son enveloppe, je voudrais les garder toujours, toujours...

En fait, je sais déjà que je ne résisterai pas. L'objet est trop présent, c'est comme si Elle était là, à côté, et que je me privais de lui prendre la main. Je m'offre tout de même un temps de résistance avant de rendre les armes. La bataille est perdue, les secondes qui passent font office de dérisoire baroud d'honneur. Je saisis l'écrin parfumé, le présente à l'air confiné de l'avion et l'ouvre le plus adroitement possible. Elle contient une feuille dentelée, pliée en accordéon, que je respire dévotement, avant d'y lire : « *Tu me manques déjà ! Je t'aime, mon Choupinet ! Reviens-moi vite ! ! ! Ta Christine* ».

Je sais que j'ai perdu tout sens critique, que c'est bien court, que les cœurs sur les « i » sont ridicules, que je devrais être déçu, que « mon Choupinet » est enfantin... mais je l'entends le dire, imagine tout ce qu'elle a voulu mettre dans ces quelques mots, m'en gave, m'en repais, insatiable. Cette ligne, ce papier, le parfum qu'il exhale, me donnent l'impression qu'elle est blottie contre moi. La garder contre moi encore, encore, encore... Dieu, ce qu'elle peut me manquer !

Il me pousse un sombre espoir, un bonheur frustré comme une vague immense longtemps retenue qui submerge, transporte, balaye les obstacles, la distance, le manque de moyens, ma mère, les autres, tous les autres, les adultes, ceux qui croient savoir, ceux qui ont oublié, les empêcheurs d'aimer. Rien ni personne ne pourra m'arrêter. Il me faut la rejoindre, vite, vite, très vite, mais comment ? Tout se bouscule, les émotions freinent le raisonnement. Le sommeil serait le bienvenu, lui qui me remet les idées en place et évite aux ailes de trop vite se briser. Mais c'est impossible, alors autant laisser les pensées vagabonder vers les souvenirs, ensuite nous verrons...

Moi qui n'oublie jamais rien, j'ai peur que ne s'efface le souvenir de cet été trop vite passé. J'ai l'impression que pour le garder en moi, il faut que je le rembobine, qu'il défile, que je remette de l'ordre dans la salle de montage de ma boîte crânienne, que je le retienne par cœur et, peut-être, pourquoi pas, que je l'écrive. Je me souviens mieux de mes cours quand je les couche sur le papier, pour les sentiments, ce doit être la même chose.

Surtout empêcher le miracle de s'estomper, comme s'évanouit la brume matinale, une fois le soleil levé.

« Ne t'en fais pas, tu n'oublies jamais rien. C'est ta nature, ta force et ton malheur ! », me répond l'autre en moi, mon compagnon, mon double sans nom, tellement essentiel dans ces moments-là. Il faut que je récapitule, que je range, j'en ai besoin. Le pourrais-je ? Je ne sais pas, n'ai jamais essayé, mais pour la première fois, cela me paraît essentiel. Tout oubli serait coupable ! Après, viendra le temps d'affronter la réalité. Je suis un écureuil fou qui stocke pour l'été, car là où je vais, il fait trop chaud et la lumière aveuglante n'autorise pas les attendrissements.

2

Mes parents, divorcés depuis plus de dix ans et ma mère ayant obtenu ma garde, il avait été convenu, qu'une fois l'école finie, je quitterais le Liban et partirais retrouver mon père où qu'il se trouve pour la durée des grandes vacances. Dans ma petite enfance, il voyageait beaucoup ; aux U.S. qu'il nommait avec une certaine emphase « les States », mais surtout « aux Indes » dont il ramenait des photos « surcolorisées » de femmes en saris, de temples polychromes et de jardins exubérants. *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, *le livre de la jungle* et *le comte de Monte-Cristo* m'avaient inoculé le désir de le retrouver un jour dans ces contrées ensoleillées, chamarrées et odorantes. Espoir déçu ! Rien de tout cela ne s'était produit ! Il n'avait pas réclamé ma présence à l'époque, et à présent c'était trop tard, car depuis l'affaire de Suez, las des longs voyages, il s'était installé à Lausanne. C'est donc sur les rives helvétiques du lac Léman que je le rejoignais une fois par an, pour les vacances d'été.

Le scénario était toujours le même : mon père, qui avait décidé une fois pour toutes que payer une pension alimentaire à son ex-épouse était inutile, concentrait les efforts financiers de sa paternité au temps de mes vacances. Trouvant que ma mère ne savait pas m'habiller et désireux de me montrer à ses amis sous mon meilleur jour, il m'entraînait dès mon arrivée à Lausanne, dans les magasins de la rue de Bourg, pour me refaire une garde-robe.

Le rituel immuable commençait par un long passage au « Bon Génie », établissement aux destinées duquel présidait son ami et partenaire de Gin-rummy, Raymond. C'était un homme chauve, jovial, éternel perdant, qui s'acquittait de ses dettes de jeu en me fournissant chemises, pantalons, chaussettes et slips. Avait-il accumulé une ardoise supérieure à celles des années précédentes ou étaient-ce les centimètres pris ? Cette année, j'eus droit à une reconstitution totale de mon paquetage : blazer, pantalon de flanelle grise, costume bleu marine pour le soir, chemisettes, shorts et tenues de plage... tout y passait. Raymond se comportait en monarque bienveillant. Visiblement adulé de ses troupes, tel Napoléon sur le champ de bataille, il profitait de notre visite pour distribuer, de-ci de-là, aux chefs de rayon compliments et douces remontrances ponctuées d'un « P'tite tête » affectueux qui le dispensait de connaître le nom de ses grognards et de ses cantinières. Pendant que mon père déchaîné pillait les rayons, le cher homme notait nos achats sur un carnet et procédait à de mystérieuses additions. De temps en temps, il jetait un coup d'œil vers son ami, guettant l'ordre de fin de partie. Cette fois-ci, quand il leva la main pour indiquer à mon père que le crédit était épuisé, la jeune stagiaire chargée de porter nos achats était prête à s'écrouler.

Les bras encombrés d'élégants sacs rouges traversés du sigle de l'enseigne, j'entendis Raymond se fendre d'une nouvelle phrase creuse dont il avait le secret :

— Élégant comme ça, tu vas en faire des ravages, P'tite tête !

Et pour faire bon poids, il rajouta, attendri et presque ému, ces mots d'une merveilleuse banalité :

— C'est beau la jeunesse !

Mon père acquiesça d'un air entendu et moi, poli, je souris bêtement. Il avait beau jouer au père fier de son rejeton, je crois bien que ma réserve naturelle lui donnait quelque inquiétude sur mon avenir de séducteur. Mais il n'était pas question de laisser poindre le moindre doute devant son ami.

D'habitude, son devoir accompli, des paquets plein les mains, surtout les miennes, nous nous dirigions vers son appartement. À partir de cet instant, mes vieilles frusques devenues inutiles étaient remises au fond de ma valise pour ne plus être utilisées avant mon retour au Liban. Là-bas, peu importait ma tenue, mais ici, je me devais de lui faire honneur. J'endossais

mes nouveaux habits auxquels s'ajoutait une de ses propres paires de souliers. Là, déguisé en jeune homme de bonne famille convenablement vêtu, mon père décidait que je pouvais être présenté à ceux qui composaient son univers. Cette fois-ci, il se produisit un changement de taille. Mes pieds, comme l'ensemble de ma personne, avaient eu l'outrecuidance de pousser au point que ma nouvelle pointure rendait impossible la traditionnelle transmission de pompes. Mon père, que je dépassais à présent d'une demi-tête, contrarié par cette dépense imprévue, mais conscient de l'impératif de la chose, m'emmena chez Bally où il choisit avec assurance deux paires de chaussures, une habillée, noire à lacets, pour le soir et les sorties sérieuses, et des mocassins marron pour le jour.

— C'est, avec un peu d'avance, ton cadeau d'anniversaire. Il s'agit pour moi d'un gros sacrifice, alors, en espérant que tes pieds veuillent bien s'arrêter de pousser, il te faudra les garder longtemps. Pas de jeux de balles ou autres enfantillages de la sorte. Et puis je te rappelle que, quels que soient ses moyens, un homme de qualité ne confie ses chaussures à personne et les cire lui-même. Comme tu as pu t'en apercevoir, je t'ai pris du vrai cirage, une crème à l'ancienne, pas de ces nouveaux produits pour fainéants qui font briller le cuir sans le frotter, le durcissent et l'abîment.

Je ne comprends pas sa notion de cadeau, je ne l'ai jamais comprise. Enfant déjà, il m'offrait des objets impossibles. À quatre ans, alors que je savais à peine lire et que je formais mes lettres avec difficulté, il n'avait rien trouvé de mieux à me rapporter, au retour de l'une de ses nombreuses absences, qu'une machine à écrire portative et la même année pour Noël, les « Meccano » n°12 et 13 que même ma nurse avait du mal à monter.

J'aime bien les chaussures, surtout les belles, mais je n'avais rien demandé et une bonne paire de baskets m'aurait plu tout autant, sinon plus. Et puis, présent pour présent, j'aurais préféré un enregistreur, l'un de ces nouveaux modèles, portables, à petites bandes, ou encore un mange-disque. Mais j'aime mon père et il aime ce qu'il m'offre, c'est donc d'une voix convaincue que je le remerciai :

— Merci papa !

Et je l'embrassai devant la vendeuse, dans la rue, la porte à peine fermée, ce qui lui fit plaisir et le gêna en même temps. Les effusions de son grand dadais de fils n'étaient plus de mise. Petit châtiment en regard de son « sacrifice » ?

* * *

Mon géniteur, amoureux d'une conquête différente à chaque nouvel été, quelques jours enthousiaste à l'idée de me voir, se trouvait vite encombré de ma présence. Nous passions en général une petite semaine ensemble. Il me préparait de formidables petits déjeuners, m'emmenait dans les derniers restaurants à la mode et me présentait à ses nouveaux amis, cherchant à me faire plaisir sans se priver lui-même. Au bout de quelques jours, après la présentation solennelle à sa nouvelle égérie, les compliments d'usage de la belle et son appréciation par ricochet de ses qualités incontestables de reproducteur, il se lassait et me confiait à l'un de mes oncles ou à des amis. Jusqu'à l'âge de onze ans, cela lui fut facile. Il m'envoyait, un mois, « Hôtel du Parc » à Montana, un vieil établissement valaisan désuet, rejoindre les trois enfants de la famille B : Nayla et Peggy, deux filles plus âgées que moi et Assaad, mon ami d'enfance, de six mois mon cadet. Nous nous connaissions depuis toujours, leurs parents ayant quitté l'Égypte et s'étant exilés en Suisse en même temps que mon père, après l'affaire de Suez.

Les enfants B. étaient accompagnés d'une nurse, gage de notre sécurité, Miss Steinmann, une Danoise alcoolique, sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde en jupons, adorable de jour, insupportable la nuit tombée, quand l'alcool commençait à produire ses effets. Malgré cela, nous nous amusions énormément. L'hôtel, toujours rempli d'enfants, s'apparentait à une colonie de vacances pour rejetons de familles fortunées. Mais depuis quelques années, Miss Steinmann (je n'ai jamais su son prénom) ayant décrété trop lourde la responsabilité d'un

quatrième enfant, j'étais voué au désœuvrement à Lausanne. Ce qui ennuyait surtout mon père, car moi, fils unique, j'avais appris tôt à tromper l'ennui en lisant tout ce qui me tombait sous la main.

Les étés en Suisse je lis beaucoup ! Quand mon père, qui se préoccupe tout de même du mieux qu'il peut de mon bien-être, me demande ce que je veux faire comme activité, je lui réponds invariablement :

— La piscine, ça ira très bien !

Sachant qu'entre ses efforts désespérés pour tenter de refaire une partie de sa fortune perdue à cause d'une guerre idiote, menée par des politiques crétins, six ans plus tôt, là-bas en Égypte, et ses amours toujours contrariées, il ne saurait distraire plus de temps pour moi.

Mon père me prenait tout de même l'abonnement pour l'été, se disant que, là, son fils aurait au moins l'occasion de bouger un peu et de rencontrer des jeunes gens de son âge. Il lui arrivait même de me rejoindre pour déjeuner, chagriné et un peu inquiet pour ce garçon bien bâti, qu'il trouvait beau, plein de vie, qui se contentait, après quelques brasses, d'un coin d'ombre pour lire en paix, ignorant ostensiblement le ballet des filles qui tentaient de l'aborder.

— Et les filles ? Tu as vu toutes ces jolies filles. Elles te plaisent, n'est-ce pas ?

— Oui, papa !

— Tu devrais être moins timide, tu es mignon, tu le sais au moins ? Elles te mangent du regard, va leur parler. Moi, si j'étais toi...

« Moi, si j'étais toi ! » Mais, comment était-il à mon âge ? Les seules photos que j'ai eu l'occasion de voir du jeune Max, mon futur père, montrent un jeune homme au physique ingrat, trapu et un peu replet. Je l'imagine mal osant aborder les filles à la plage, ou alors, s'il le faisait, c'est parce que là-bas, à Alexandrie, il connaissait tout le monde. Moi aussi, au Saint-Michel, au Saint-Simon ou au Saint-Georges¹ je parle à tous, car je connais tout le monde et réciproquement.

À la piscine municipale de Lausanne, je suis un étranger, sans les copains de classe pour donner du courage et sans Assaad, exilé à Montana par des parents eux aussi peu disponibles. Les garçons sont déjà en bande et les filles rient tout le temps et semblent m'ignorer ou se moquer de moi. Seul, toute tentative d'abordage me paraît ridicule et vouée à l'échec. Alors, je lis à l'ombre, sur le ventre, pour peu qu'un désir impossible à maîtriser s'éveille à la vue de l'une d'entre elles, trop jolie, inconsciente ou impétueuse, venue s'étendre trop près, accompagnée de son amie vilaine. Car c'est ainsi, les filles vont de paire, une jolie et une laide : la première sert à la seconde d'attrape-bourçons, qui lui sert à son tour de faire-valoir.

Quand je reviens de m'être baigné, après avoir exécuté trois ou quatre plongeon acrobatiques, que mes muscles enduits d'huile solaire se sont exhibés à la vue de tous et toutes, il arrive que l'une des moches trouve un prétexte pour m'adresser la parole, jamais la belle qui joue, elle, à l'indifférente. Les belles, même si elles n'en sont pas certaines, pressentent nos attirances et attendent que nous allions à elles. Les autres savent qu'elles doivent prendre l'initiative sans laquelle rien n'arrivera. Si mes observations sont justes, dans l'univers des femmes, chacune sait avec acuité sa place dans l'ordre de la séduction, ce qui n'est pas du tout notre cas. Mes copains sont le plus souvent d'un optimisme inconscient. Certains, même la peau grasse vérolée d'acné purulente, se trouvent beaux et attirants. Moi, je ne sais pas. Les appréciations familiales flatteuses me paraissent sujettes à caution et mes maigres expériences sont trop rares pour me rassurer.

Je réponds donc, poli, sans enthousiasme, à l'intrépide laideronne qui tente une approche, puis je me replonge dans la lecture, mon refuge. Elle insiste d'abord, puis dépitée, m'en voulant sûrement beaucoup, finit par abandonner. Tout à l'heure, maudissant le ciel et défiant

¹ Au Liban la plupart des plages portent des noms de saints, au point que nous surnommons les gratuites « Saint-Balech », traduction littérale de « Saint-Gratuit »

tout interdit, elle dévorera une assiette de gâteaux bien crémeux, parachevant ainsi par une destructrice vengeance, l'œuvre ingrate d'un créateur injuste.

J'imagine tout cela le nez dans mon livre, mais ne bronche pas, un peu honteux de mon absence de compassion. L'autre, la belle indifférente, me plaît trop pour que j'ose l'aborder. Il me suffirait de sourire, de lancer un mot, une boutade, mais seul je suis paralysé. Ce doit être ça être timide, ne pas savoir être soi sans la sécurité que procure la cohorte des gens qui vous rassurent. L'adjectif « réservé » me semble niais, c'est plus agréable de se dire « sauvage ». Disons, pour être honnête, que je suis un sauvage très réservé.

* * *

Cet été, tout a été différent. Tout d'abord, les amours de mon père s'étaient transformées en vie de couple avec une Suissesse bavarde, affublée de deux enfants plus jeunes que moi. Bien qu'étonné par ce choix raisonnable et bourgeois, peu en rapport avec ses précédentes aventures peuplées de femmes fantasques, j'avais été heureux pour lui, jusqu'à ce qu'il m'annonce que la maison étant trop petite. Il me faudrait habiter seul. Ce n'était pas que l'idée de vivre seul me contrariait, mais je me sentais exclu de ce bonheur familial que j'aurais trouvé normal de partager.

— Tu vas habiter au bureau. J'ai aménagé une pièce pour toi, tu verras, elle est très confortable. Ta seule contrainte sera d'être debout à sept heures pour laisser la femme de ménage faire son travail.

Voyant ma déception, il avait rajouté un consolateur : « Tu pourras même y amener tes conquêtes », ponctuant sa tirade d'un clin d'œil complice.

Non seulement il m'éloignait, mais il se permettait aussi de se moquer de moi. À seize ans, je ne suis plus un enfant que l'on manipule comme on veut. Sa désinvolture m'aurait peut-être encore désarçonné l'année dernière, mais là, j'étais seulement furieux. Montait en moi une colère qui me paraissait être celle du juste.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ?

— Mais, pour te voir !

— Me voir ? Mais il te suffisait de venir au Liban. J'y suis très bien, tu sais, j'y ai plein d'amis et je m'y amuse. Je veux rentrer chez moi, tout de suite !

Mon père comprenait l'incongruité de la situation. On ne fait pas venir son fils de si loin pour l'éloigner ainsi, mais il fit le sourd :

— J'ai deux bonnes nouvelles : la première, nous partons le seize, pour quinze jours, à la mer en Italie après un crochet à Venise.

— Toi et moi ?

— Non, tous les cinq !

— En voilà une bonne nouvelle ! Et la seconde ?

— La seconde, c'est qu'Assaad est là ! Les B. ne vont pas à la montagne cet été.

Sa deuxième annonce m'apparut de loin être la meilleure. Il m'apprit qu'Assaad et ses sœurs avaient refusé de partir à Montana. Cela avait été une véritable révolution chez les B. Nayla secrètement amoureuse d'un bel Allemand de trois ans son aîné, aussi blond qu'elle était brune, avait décrété qu'à dix-neuf ans on ne passait plus ses vacances dans une pension pour enfant. Peggy, fraternelle, l'avait soutenue et Assaad, averti de mon arrivée, avait été trop heureux de joindre sa voix aux leurs. Les B. dont les fonds commençaient à baisser dangereusement, ne se firent pas trop prier pour s'accorder l'économie d'un mois d'hôtel, d'autant que mon père, mettant en avant ma réputation très usurpée de sagesse, ma nouvelle résidence, sa proximité avec leur propre appartement, avait su les convaincre de laisser leur fils partager mes activités. L'affaire était entendue. Muni des mêmes abonnements de piscine et de trolleybus que moi, il passerait tous les matins me prendre et nous disparaîtrions toute la journée. Le bonheur !

Assaad est grand, très grand, au point de se plier d'instinct au passage des portes. Il est mince et musclé, mais il est difficile de dire s'il est beau, tant son physique est particulier : une sorte de Belmondo sans les plaques de chocolat, rien de classique. Il connaît toute la ville et tous ceux qui le côtoient paraissent séduits par son entrain et son humour permanent. Nous sommes unis par notre histoire et par une amitié qui remonte au berceau. Frères en esprit, nous nous comprenons sans avoir à parler, mais parlons tout de même beaucoup et tout le temps, de tout, mais presque jamais de filles. C'est pourtant le sujet qui nous obsède. Je pense qu'il est puceau, car sous son apparence désinvolte, il est bien plus timide que moi. Son père est chauve et mon ami commence déjà à perdre sa crinière par poignées entières. Il se croit laid et ses cheveux l'obsèdent. Je crois que c'est la raison qui lui fait mettre entre lui et les filles une distance infranchissable, dont il souffre en secret. J'aimerais bien le rassurer, mais ça ne se fait pas de parler de ces choses-là entre hommes. Alors, je me contente de lui faire remarquer, à l'occasion, qu'il semble plaire à celle-ci ou à celle-là. Il hausse les épaules et passe à un autre sujet.

Nous détestons notre société de bourgeois compassés aux règles éculées, mais nous ne sommes pas dupes : nous savons que c'est à ce monde-là que nous appartenons, même si nous le rejetons. Nous voudrions secouer le carcan, pensons qu'il n'y a rien à conserver, que tout est à reconstruire, sans savoir trop comment. Nous ne croyons pas aux « ismes », mais à une sorte d'Abbaye de Thélème où, sans contrainte et sans hiérarchie, chacun saurait trouver sa place et son utilité. Difficile certes, mais pour nous n'est acceptable que l'utopie ! Alors, nous rêvons...

Le soleil brille sur un Lausanne d'été. La piscine, improbable lieu d'échanges intellectuels, devint naturellement notre quartier général. Là, nos esprits se reposent pendant que nos corps exultent et bronzent. Assaad connaît une bonne trentaine de garçons qui sont tous des camarades de classe, des amis ou des amis d'amis. Ensemble, nous sommes les maîtres du bassin, inventant entre nos conversations, jour après jour, de nouvelles activités, chahutant les filles, les taquinant, les jetant à l'eau. Elles poussent des cris d'orfraie, nous traitent d'idiots, se plaignent de notre brutalité, mais nous rendent la pareille à la première occasion et, quand nous les ignorons, nous cherchent. Coquines hypocrites, elles sont trop heureuses de se voir un temps le point de mire de ces jeunes mâles exubérants, si beaux et tellement intelligents. Les corps se frôlent, se poussent, s'enlacent, dans des batailles hormonales, prémices à des embrasements rêvés. Nous nous entraînons à aimer.

3

Le temps se contracte quand on s’amuse, et trois semaines passent à la vitesse de l’éclair. Le départ pour l’Italie me frappa comme un malheur prévu, mais que l’on espère contre toute logique pouvoir éviter. Mon père, son amie et ses deux enfants étaient aussi excités et heureux que j’étais sombre. J’avais tenté en vain de rester seul à Lausanne, utilisant tous les arguments possibles : que je saurais me débrouiller, que mes oncles étaient là en cas de besoin, qu’à quatre ils auraient plus de place dans la voiture... Rien n’y avait fait.

Même s’il l’avait envisagé, mon père ne pouvait pas me laisser seul. Cela aurait été injustifiable aux yeux de ses proches, de sa compagne et surtout à ceux de ma mère qui aurait trouvé là l’ultime prétexte pour ne plus me confier à sa garde. Ainsi, il m’aurait abandonné derrière lui et serait parti avec cette femme et ses enfants ? La hache de guerre toujours précairement enfouie aurait été vite déterrée ! J’entrai donc en voiture plus que contrarié, bien décidé à ne pas ouvrir le bec de tout le voyage.

Après cinq longues heures de bouderies, nous fîmes halte à Vérone. Mon père, rayonnant et enthousiaste, se lança dans de longs discours enflammés sur la jeunesse, l’amour et ses merveilles sans que je daigne desserrer les dents. Roméo et Juliette me laissaient froid, la joie bruyante de notre troupe m’exaspérait, seule la faim m’obligea à me fendre des quelques syllabes essentielles au choix d’un sandwich. Pourtant, je devais admettre que la femme et ses enfants étaient charmants, aimables, attentionnés à mon égard et que mon père, sans me faire le moindre reproche, faisait tout pour se montrer enjoué. Si Madeleine parlait beaucoup pour ne rien dire, elle ne le faisait jamais méchamment. Rien à voir avec les langues de vipères des précédentes égéries de mon père, promptes à dire du mal des absents. La petite, Francisca, était drôle, coquine, charmeuse, toujours prête à rire et semblait m’apprécier. De Georgy, le garçon, de trois ans mon cadet, il émanait une sorte d’intelligence réfléchie, retenue, calme et bienveillante. Les kilomètres, en défilant, modifiaient mon jugement sur ces gens mal perçus à priori.

À partir de Vérone j’émis une phrase ou deux, et ébauchai un sourire sur le vaporetto qui nous conduisait à l’hôtel. La beauté de Venise sous un soleil couchant de juillet achevait de chasser mes humeurs maussades d’adolescent contrarié.

Max avait réservé, pour deux nuits, trois chambres au « Gritti », un palace idéalement situé sur le grand canal. Tout y était tradition, goût et raffinement. Mon père n’en avait certainement plus les moyens, mais il y avait des souvenirs et était disposé à retourner ses poches pour nous les faire partager. Après les innombrables « Signore Sorel » du concierge et des « camerieri », il avait eu droit au « Ma che piacere signore Max » du vieux barman du palace qui, en vrai professionnel, l’avait reconnu, alors que mon père n’était pas revenu depuis plus de dix ans. C’était suffisant pour éblouir sa compagne, les enfants, et à dire vrai, pour m’impressionner aussi. Dans son univers, cet épisode seul méritait la dépense.

S’en suivirent deux jours de visites harassantes. La première surtout, consacrée à la ville et à ses trésors. Je m’étonne toujours de la capacité qu’ont les adultes à s’esclaffer, admiratifs, des heures durant, devant de stupides colonnes, des frises aux dorures défraîchies, des statues noires de poussière et de vieux tableaux, sans jamais se lasser. À la cathédrale Saint-Marc, les enfants bâillaient au bout de dix minutes. Je me retenais encore un peu, tentant désespérément de m’intéresser, mais rapidement, prenais prétexte d’eux pour demander à les emmener jouer sur la place avec les pigeons. Déçus par notre manque d’enthousiasme pour une culture qu’ils tentaient de transmettre, mais contents par ailleurs de rester un moment seuls en amoureux, Max et Madeleine nous avaient libérés sans trop rechigner. Mon père m’avait confié des lires, pour offrir aux gamins des « gelati ». D’après lui, c’est en Italie que se font les meilleures glaces du monde. C’est presque vrai, les glaces italiennes sont succulentes, mais rien n’égale

les sorbets à la mangue ou aux anones d' « Âjami », pour lesquels il nous arrive, mes camarades et moi, de traverser Beyrouth.

La deuxième journée s'avéra plus distrayante. Nous embarquâmes à nouveau sur un vaporetto pour visiter les îles. Le Lido vieillot et triste, Burano, jolie par ses couleurs et Murano où nous eûmes droit à une visite des ateliers de verriers. Il y faisait chaud, très chaud, étouffant même, mais voir ces hommes souffler dans leurs longs tuyaux d'acier au bout desquels se trouvait la matière orangée en fusion, les observer la modeler, la couper, la positionner avec adresse pour donner corps à une carafe, à un clown ou à un fruit, était fascinant.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>